



**Gustav Regler,
Terre Bénie Terre Maudite,
le Mexique à l'ombre des siècles,
Edition du Rocher**

PRÉFACE

Nulle part les liens qui unissent l'homme à la terre ne sont aussi solides, nulle part les contrastes n'éclatent avec autant de violence qu'au sein des provinces entre le rio Grande et la forêt vierge du Guatemala.

Terre bénie, terre maudite! On en tombe amoureux comme d'une femme vertueuse et très belle. Un pays qu'on n'abandonne jamais quand on a choisi de s'y exiler.

Encore éprouvé par les convulsions de la mince croûte terrestre qui le sépare du magma planétaire, opprimé par un passé dont l'ornement consistait, les jours de fête, à faire immoler des hommes par des hommes, ce pays, sous la conduite de présidents modernes, est en marche vers un grand avenir (si les dieux accordent encore quelque avenir à cette planète).

Son peuple méprise les étrangers dont il connaît la rapacité depuis des siècles. Il redoute autant l'amateur superficiel que le touriste qui met des lunettes à verres colorés pour jouir du paysage, car il sait que le Mexique n'est pas une colonie de vacances.

L'Indien reste primitif, avec ses fêtes païennes sentant la peur et la magie, mais cent fois supérieur à ses oppresseurs de la veille et ses voisins d'aujourd'hui, qui s'imaginent le conquérir par l'argent, le séduire

ou le transformer par le prestige d'une civilisation bâtarde à base de Bible et de télévision. Sédentaire comme s'il vivait sur une île, il ressemble, quand il est en liesse, à une joyeuse tribu de bohémiens; l'ouvrier de la capitale, qui ne se dérange pas pour un volcan, en éruption, s'éprendra d'une vedette de la taumachie, au point d'aller porter sa literie au mont-de-piété pour s'offrir une heure de passion collective.

Un peuple qui explose sans avertissement, exactement comme ses volcans. Il aime l'extravagance, l'humour et la boisson qui donne l'oubli. Il tient ferme à sa terre qui, dans toutes ses couches (à part une première couche internationalisée), est comme l'âme de ce peuple parcourue et fertilisée par le doute; la terre elle-même instruit ses enfants, terre mexicaine où la famine succède à l'abondance, la dévastation à la paix.

Un pays abrupt! Un pays qui semble arrêté dans la torpeur de ses midis; en même temps une nation éternellement jeune, d'une étonnante puissance de développement.

Je pense à un petit village sur la côte pacifique : le quadri-moteur DC-6 survole les cabanes indiennes et atterrit près de la mer, sur la piste étroite, dans la forêt de palmes où ne mène aucune route; les enfants demi-nus traînent vers le rivage les luxueuses valises de l'ingénieur des mines et les bagages des milliardaires qui viennent pratiquer la pêche sportive. Ces petits Indiens n'ont jamais vu ni bicyclette ni chemin de fer ni automobile. Le progrès est venu en bottes de sept lieues. Les gamins du village connaissent la radio de l'aérodrome, mais lorsqu'un commandant de bord fait porter à terre un orgue de Barbarie, épouvantés, ils disparaissent dans les buissons.

Au sud il existe encore une tribu qui vit sans écoles dans les vertes cachettes de la forêt vierge. En même temps on trouve des philosophes de la classe d'un Caso. Un autre Mexicain, un volcan d'idées et de zèle, Jaime Bodet, est à la tête de l'U. N. E. S. C. O., le gouvernement mondial pour la culture. Contradiction, espoir partout!

Deux légendes illustrent de couleurs crues les paradoxes qui fécondent et obsèdent le pays. Je ne connais la première que par ouï-dire, on me l'a racontée au cours d'une beuverie; elle appartient au passé, il se peut qu'elle soit inventée de toutes pièces, peu importe, c'est le Mexique qui l'a forgée :

Un général dans sa ferme réclame son petit déjeuner; le serviteur arrive enfin, s'excuse de sa négligence qu'il attribue à une migraine. « Tiens, mon fils ! dit le général, prends ton aspirine! » et il lui loge une balle en plein mal de tête.

La seconde légende est celle de l'Indien Juan Diego à qui la Sainte Vierge apparut; elle lui demanda une église sur une colline au nord de la capitale. Les moines à qui il rend compte de sa vision se moquent de lui et l'envoient promener; mais l'Indien est tenace et sa ferveur, dans l'éblouissement de midi, invoque à nouveau l'apparition; alors la Dame

de sa foi l'aide à trouver des roses sur la colline aride et lui donne le pouvoir de convertir les moines. Depuis, des milliers d'Indiens viennent en décembre, beaucoup à genoux, pour voir de leurs yeux l'image de l'apparition.

Entre l'insolence des aventuriers et l'antique croyance de l'homme simple, l'inertie du paysan et l'ardent désir des citadins d'être un jour une nation moderne; entre l'angoisse primitive du pâtre et l'orgueil prométhéen des nouveaux techniciens comme Orive Alba; entre l'analphabétisme et la civilisation la plus originale en matière de fêtes; l'athéisme d'origine politique et le paganisme religieux profondément enraciné; entre les hallucinations du passé et le rayonnant mirage de l'avenir, oscille et vit un peuple exalté que seuls comprennent les âmes studieuses, les esprits sans préjugés et les amoureux.

J'ai tenté de dépeindre ce peuple en cinq chapitres; si je ne m'étais borné à cinq, j'aurais pu en écrire cent cinquante. Peut-être serait-il bon de composer, à l'usage du lecteur, un petit Baedeker portatif, qui, avec l'appareil photographique et le portefeuille bien garni constituent l'indispensable panoplie du parfait touriste. Mais j'ai peur d'être un mauvais guide, aussi je préfère aider simplement les Français à mieux comprendre leurs frères mexicains, car le Mexique, comme n'importe quel pays du monde, est une terre fraternelle. Certains peuples sont à la recherche du paradis perdu, d'autres l'ont retrouvé; les uns s'engluent encore dans le péché originel, les autres s'en dépêtrent, mais la route du salut est ouverte à tous. J'ai l'air de parler par énigmes : vaut-il mieux que je dise pourquoi j'ai quitté l'Europe et choisi le Mexique pour m'y refaire une vie? Remontons un peu le cours des temps!

Juin 1940: une France coupée en deux par une frontière de soldats allemands. En zone Sud poussaient des camps de concentration : un de ces centres d'accueil m'hébergea plusieurs mois. Ça manquait de confort, ça rappelait les cités lacustres et il faisait froid la nuit. La cruauté était bannie de ce genre d'auberge, mais le personnel négligeait le service : on ne vous faisait aucun mal, on vous oubliait! Ce qui permettait aux pensionnaires de réfléchir, recroquevillés sur leurs bat-flanc, tandis qu'à travers les cloisons ronflait le vent des Pyrénées, que les rats perforaient les planches, que la soupe se figeait au fond des gamelles et qu'une boue puante venait se stratifier sous les pilotis des baraquements. Il fallait bien admettre que les temps étaient troublés.

Un beau matin parut un garde mobile : un Corse! Galons retroussés, les poings corsetés de gants de boxe. C'était l'appel. L'homme passa devant les rangs, nous agitant les poings sous le nez comme deux marionnettes, traitant ses hôtes de sales boches et de fortes têtes. « Le premier qui bronche, dit-il, je lui casse la gueule! » J'avais charge d'âmes, désigné par ma chambrée pour servir d'interprète auprès de la Corse. Je sortis des

rangs, saluai le faquin à six pas, pris mon meilleur ton doctoral et attirai son attention sur les points suivants : primo, si nous sommes sales, c'est par manque de savon; secundo, enclins à la révolte parce que l'estomac est vide; tertio, on n'est pas des boches, mais de pauvres prisonniers, sans gants de boxe, qui dormons d'un mauvais sommeil, veillés par des mitrailleuses, les mains dans les poches pour nous réchauffer et nous roulons sur des planches sans paille pour intimider les rats, chasser les cauchemars, tromper la faim et dérouter la vermine. Le pugiliste ne cogna pas. Pour une fois l'enseignement secondaire servit à quelque chose. Magie de la culture : merci, mes maîtres, grâce vous soit rendue! Cette facile victoire ne me flattait pas outre mesure; peut-être la devais-je aussi à l'intervention d'un officier supérieur qui fit comprendre à notre athlète que je n'étais pas méchant. Le capitaine Nougayrol, officier du 2e Bureau était, par une de ces ironies du sort, professeur à la Sorbonne; un homme plein de finesse, de culture et d'humour, qui faisait honneur à la France et suffisait à me faire oublier cette triste brute au crâne aussi dur que les rochers d'Ajaccio.

— Voici venir, pensais-je, les temps de l'humiliation, l'échelle sociale recommence à se disloquer, une fois de plus les premiers sont les derniers et vice versa. Je m'explique :

Le plus digne d'entre nous était un nègre du Congo, Moya, le seul qui, au moment où le boxeur sadique et abruti par la malaria nous révéla qu'il était le lieutenant Cons, osa éclater de rire.

Le plus émouvant : Dessauer, un rabbin manchot qui avait perdu la foi en même temps que son bras sur un champ de bataille en 1914 et qui, devant une tombe ouverte, la face à la bise des montagnes, avait retrouvé son Dieu. Avec quelle ferveur il clamait en hébreu la prière des morts dans le désert d'un monde où luisaient des fusils, des galons de gardes mobiles et des pointes de barbelés!

Voici le plus désintéressé : un ancien communiste, Henri Jacob qui comprenait maintenant combien son daltonisme stalinien lui faussait la vision du monde; il dirigeait un service sanitaire et obtint l'autorisation de sortir en ville. Menottes aux poignets, sous la garde d'une sentinelle baïonnette au canon, il allait acheter pour les malades de l'infirmerie des médicaments qu'il payait avec son argent.

Et voici maintenant les plus féroces : trois communistes patentés, secrétaires du parti, qui sévissent actuellement dans l'Allemagne orientale, Dahlem, Eisler et Merker, puisqu'il faut les appeler par leurs noms; accroupis dans un coin de leur baraque, inquiets, fébriles, le dos rond, pareils à des conspirateurs de mélodrame, ils guettaient le crépuscule pour grignoter à la sauvette le contenu de leurs colis, sous les regards affamés du prolétariat, car les dieux du Kremlin ne dispensent leurs grâces qu'aux prédestinés.

Les plus courageux furent de simples mineurs polonais de Roubaix, témoins de Jéhovah qui, pour démontrer au commandant du camp que leur jéhovah n'était pas celui des armées, considérant tout emblème national comme une invention diabolique, refusaient chaque matin à l'appel de saluer le drapeau tricolore. Malgré les coups de fouet ils restèrent fidèles à leurs principes.

Quand les soldats de M. Hitler envahirent le nord de la France je fus très heureux de prendre le dernier bateau, le Champlain avec Marie-Louise, ma femme et le seul ami qui me restait, Hermann Kesten. Qu'allions-nous chercher sur un autre continent? Les rêves de notre enfance, la magie de l'Ile au trésor, la promesse de nouvelles aventures? — « Et il abandonna sa patrie en deuil où se taisaient toutes les voix et se lança sur les chemins, à la recherche d'un danger », comme disait Rilke. Voulions-nous retrouver le fleuve souterrain qui nous rallie partout, où tressaillent les ondes quand, loin de la source, à la lisière du monde, quelqu'un jette un cadavre — peut-être n'est-ce qu'une simple fleur, jetée sans y penser, et qui fleurit encore!

Nous tâchions d'oublier les périls et à nous consoler de nos illusions perdues. Les regards posés sur le calice des orchidées nous chassions la vision des enfants belges qui prirent avec nous le dernier train vers Saint-Nazaire; serrant contre eux des poupées criblées de balles nazies, ils mettaient leurs doigts sur les trous par où s'écoulait la sciure de bois.

Nous cherchions le silence rayé par le vol des oiseaux, le bruit rythmé des rames sur les rivières indiennes, tandis que des papillons se posaient sur le large bord du chapeau qu'une Française, au dernier moment, avait offert dans le hall de la gare Montparnasse à l'Allemande Marie-Louise.

L'oubli que nous désirions n'était pas celui que Goethe, Dürer, Shelley, Keats et Byron, avaient jadis demandé à la Grèce et à l'Italie. Les mirages socialistes s'évanouissaient, nous n'étions plus que des marionnettes qui tombent le nez sur les chandelles, parmi les éclats de rire. Nul ne saurait désormais nous persuader qu'un plan quinquennal peut changer les hommes, que « les lois de l'histoire » exigent que l'individu se soumette humblement et lâchement, au nom d'un État Moloch, à la décision d'un tribunal d'iniquité. Le train roulait maintenant sur une terre nouvelle; à chaque kilomètre la chaîne qui nous oppressait perdait un chaînon comme dans la vieille légende et, le cœur allégé, nous pouvions nous dire que nous rentrions au sein de l'univers. Comment toute une génération avait-elle pu se laisser séduire par l'homo sapiens de la dialectique marxiste?

Et déjà des palmiers s'élevaient à l'horizon, des cactus bordaient la voie ferrée. Le tragique abandon des plantes assoiffées nous échappait, seule nous fascinait leur étrangeté : ici commençait le pays des merveilles. Tout

redevenait sûr, même la frontière que nous franchîmes sans difficulté avec notre pauvre bagage. L'exil, loin des bombes et des baraques du Vernet, nous accueillait fraternellement.

Bientôt, à une station isolée, des enfants à peau brune entourèrent notre wagon et dans leurs mains presque jointes qu'ils levaient vers la portière il y avait des jouets, taillés et ornés par eux-mêmes. Première rencontre avec l'âme indienne : des oiseaux si petits que sur le bout de l'ongle ils pouvaient s'envoler vers les lacs de miel au fond des fleurs; des ânes en bois chargés comme les explorateurs de la Terre promise. Un monde de légende que Marie-Louise acheta et déposa sur mes genoux.

Le Mexique avait bien des crises derrière lui, pourtant il restait plein de charme et il nous fallut plusieurs années pour parvenir à le comprendre. Je me souviens d'un après-midi à la fin de la seconde guerre mondiale, au cours duquel, dans une joyeuse débauche de couleurs crues, nous apparut toute la confusion de nos sentiments et de nos esprits.

Nous étions assis sous l'arbre millénaire de ma ferme, dans la vallée de Tepoztlan : une douzaine d'Européens, tous évadés du continent, les uns échoués sur une terre d'exil, les autres en quête d'une nouvelle patrie. Parmi nous : un Péruvien qui décortiquait nerveusement des cacahuètes; il prétendait que nous avions toujours choisi de mauvais chefs, de là notre échec; les vrais guides, d'après lui, étaient Freud, Einstein et Charlie Chaplin.

On discutait. Des vautours décrivaient au-dessus de nos têtes leurs cercles monotones et systématiques. Une troupe de chevaux sauvages, crinière au vent, traversa le paysage au-delà du ravin.

Chacun d'entre nous parlait comme à soi-même. Parfois quelqu'un se mettait à rire et semblait presque retrouver une nouvelle humanité.

Vers le coucher du soleil apparut au nord de la ferme, comme si le ravin l'avait fait surgir, une longue théorie de pèlerins en vêtements blancs. Les uns portaient des fleurs, d'autres tenaient à pleines mains, appuyés sur leur ventre, des cierges gros comme des colonnes, tous priaient et chantaient. Ils défilèrent sans nous voir et la plupart d'entre nous ne levèrent même pas la tête pour les regarder, jusqu'au moment où les vieillards qui précédaient le joyeux cortège lancèrent des fusées qui éclairèrent la cime dentelée des montagnes. C'est là-haut que se dressait la pyramide de Tepozteco, la vieille divinité des ivrognes. Il fallait lui faire peur, pour qu'il n'aille pas voler, la nuit, les guirlandes et les cierges sur l'autel de la Sainte Vierge.

Quelque temps plus tard un vétérinaire entra dans la cour, suivi d'un soldat mexicain armé jusqu'aux dents, chargé de le protéger contre la méfiance des paysans; dans certains coins plusieurs inspecteurs avaient

été mis à mal parce qu'ils voulaient soigner la fièvre aphteuse avec des seringues et du sérum.

Nous invitâmes le zoothérapeute à prendre place sous l'arbre millénaire. Il remercia d'un geste, s'assit et demeura muet, sirotant tranquillement son tequila ; quand la plupart des invités furent partis, il commença à s'animer, déclama un poème aux étoiles, chanta, en s'accompagnant à la guitare des romances mexicaines, puis il demanda à voir ma collection d'idoles en terre cuite, qu'il désigna par leur nom, comme de vieilles connaissances. Ensuite il parla de son métier, des Indiens qui cachaient leur bétail dans les montagnes dès qu'il apparaissait avec sa trousse. Il s'emporta contre ces campagnes encroûtées qui subissent encore l'influence des anciens dieux, ennemis farouches des techniques modernes. Il redevint calme à l'arrivée d'un expert de l'Institut Rockefeller qui se lança dans une véritable harangue sur les nouvelles variétés hybrides du maïs.

Sans mot dire le soldat mexicain s'assit parmi nous et retira, en témoignage d'amitié, la cartouche de son fusil. Il y avait maintenant dans ses yeux une bonne lueur : toute la bienveillance du Mexique moderne. La menace était seulement sur les routes, ici il se montrait attentif et confiant en face de tous ces étrangers qui aimaient son pays; il n'ignorait pas non plus qu'un certain Pasteur avait plus fait pour le Mexique que tous les Huitzilopochtli et les Tlaloc du panthéon aztèque.

Comme la nuit tombait nous allâmes dans la tour. Le Péruvien voulut résumer la conversation par quelque formule lapidaire, mais il n'y parvint pas. Trop de routes se croisaient : Freud et la Vierge des pèlerins. Einstein et le dieu du pulque qui rotait de frayeur quand les vieillards facétieux lui lançaient des pétards sous le nez. Charlie Chaplin et l'austère agronome de Rockefeller. Le simple soldat et le vieux Jéhovah des guerres mexicaines qui trônait sur ma table espagnole, dans sa splendeur de terre cuite. Un peu de fièvre des lagunes courait dans notre sang; on entendait même le bruissement que faisaient les iguanes en glissant sous les lianes des marécages.

Trop de questions nous troublaient, à l'exception du Péruvien, parfaitement sûr de lui. Tout le monde se taisait, lorsqu'une fillette brune aux yeux sombres, en costume folklorique, s'avança vers la patronne Peggy, s'inclina et demanda si elle pouvait danser.

Le vétérinaire accorda la guitare, dans les poutres du plafond les oiseaux se réveillèrent et une fois de plus le Mexique éternel chassait toutes les

obsessions hors de ma tour octogonale où s'étaient rencontrés autant de mondes qu'il y avait d'individus.

Sans doute est-il un peu facile de traduire la réalité mexicaine en finale d'opérette, d'accumuler les confusions pour ensuite interpréter les choses avec une complaisance romantique, à peu près comme le fit le surréaliste Salvador Dali qui entasse sur un piano des ânes à l'état de charognes, accroche des chaises aux branches de platanes et peint des montres pareilles à des mottes de beurre qui se liquéfient aux rayons d'une espèce de soleil atomisé.

—Le Mexique n'est pas un paradis surréaliste. A l'ombre des siècles il a compris qu'il est trop facile de prendre la cruauté au sérieux quand on a trop joué avec le danger. Les ruines des vieilles haciendas sont toujours debout, avec leurs fenêtres vides, parmi les champs qui reverdoient.

Je ne prétends pas débarrasser tous les chemins des ânes morts qui pourrissent au soleil des tropiques, je ne prétends pas non plus remettre à leur vraie place les chaises de Salvador Dali, car ce sont des chaises de clubs américains.

Bien des choses baignent dans une demi-obscurité, bien des mystères dorment encore au fond de ces âmes indiennes et seule la bonté peut les révéler, une bonté qui met en confiance et qu'ignorent les hommes d'Etat.

Le Mexique est à la recherche de son paradis perdu; les efforts qu'il a tentés depuis les âges lointains pour retrouver ce paradis, je m'efforcerai de les montrer dans ce livre. J'y parlerai de l'eau, plus importante dans ce pays que le pain et le vin. Le récit d'une passion fiévreuse montrera comment l'amour et la politique peuvent se mêler dans une lutte en apparence désespérée entre les deux sexes. Je dirai ce que je sais sur le dieu à double face, dieu de l'orgueil blessé, un dieu très humain, qui fait bouillonner les cervelles indiennes, sème le malheur, envoûte ses ouailles et ne se laisse détremper qu'à l'audition d'une autocritique complète formulée selon les règles. J'évoquerai en toute franchise les temps où la vengeance couvait pour une égratignure et se terminait en guerre civile, solution qui semble abandonnée pour toujours en cette partie du globe. Il y a aussi un chapitre sur la mort, le grand remède à tous les maux, la mort dont les Indiens font des fouets, pour amuser leurs enfants.

Je dédie mon livre, avec toute ma gratitude, à Margaret Paul, qui préfère les arbres aux êtres humains.